

[Texte]

Mr. MacGuigan: Mr. Chairman, let me say, first, that I do not know any governments that we would consider to be our friends which are engaged in large-scale suppression of human rights. Quite the contrary, if they are doing that, they are, by definition, not our friends, whatever kinds of relationships we may have with them.

What I am interested in is an effective foreign policy and I think in the most extreme cases certainly that will normally require public comments of various kinds, and in other cases which may not be quite so extreme but which are still serious, it will certainly require our taking a position in international bodies such as the United Nations committees and commissions which consider them, which would be very critical of the attitudes of the government in question.

Regarding the countries where we are aware of the violations that perhaps were extreme, are no longer so extreme, and seem to be improving, I think it is important for us to attempt to positively reinforce the better tendencies of those governments. In fact, as a Chilean spokesman said to me, "What is the point of our improving our situation with respect to human rights if we receive the same kind of condemnation internationally whether we do worse things or better things?" It seems to me that, unless we are able to provide positive reinforcement to governments which appear to be treating their citizens more humanely, we simply are not going to have any effect on their conduct at all. In many cases, at best, we have only a marginal effect on what they do. If we are to have any effect, we are more likely to have it by counselling them, sometimes privately, about our disillusionment with some of their practices. We have often found that we have more success that way than we do with larger-scaled denunciation. But obviously, the more extreme situations call for more public measures of condemnation. So, it is a question of degree, really, Mr. Chairman. It is very hard to discuss these areas in the abstract.

• 2130

Mr. Roche: In my second question, Mr. Chairman, let me move then to a specific instance at Nicaragua. I heard the minister explaining that we have to achieve balance: sometimes loud and sometimes soft. I am not sure where that really takes us, except as you apply it specifically to each country, and I guess we do not have time to go around all the countries of Latin America tonight, so let us talk about Nicaragua for a moment.

It is certainly a controversial question and country—where it is going, the revolution, the formation of the new government. I have no hesitation in saying that I, myself, believe that Canada ought to be helping Nicaragua today. The gross violations of human rights under the Somoza régime, which I saw at first hand are, in many instances, unspeakable.

[Traduction]

mement ou avec discrétion, compte-t-il protester publiquement, ou essaiera-t-il d'agir en coulisses?

M. MacGuigan: Monsieur le président, permettez-moi d'abord de vous signaler que je ne connais pas de gouvernements que nous considérons comme amis et qui pratiquant à une grande échelle la répression, au mépris des droits de la personne. Un gouvernement qui agirait de la sorte ne pourrait, par définition, faire partie de nos amis, quel que soit le genre de relations que nous entretenions avec lui.

Ce que je voudrais mettre au point, c'est une politique étrangère efficace: une politique qui nécessite des interventions publiques de diverses sortes, dans certains cas, certes, et dans d'autres cas, des interventions moins énergiques, tout en faisant preuve de résolution. Il faudra certainement que nous adoptions une position dans les organismes internationaux tels que les comités et commissions des Nations Unies qui étudient ces questions, et qui critiqueraient certainement très vivement les attitudes du gouvernement en question.

En ce qui concerne certains pays où les violations étaient flagrantes, mais où l'on constate un progrès, je crois qu'il est important que nous encourageons ce progrès et que nous contribuions à renforcer les tendances positives qui se manifestent au sein de ces gouvernements. Je citerai, à cet égard, un porte-parole du Chili, qui m'a déclaré: «A quoi bon nous amender en ce qui concerne le respect des droits de la personne si nous nous faisons blâmer, sur le plan international, en dépit de nos efforts?» Je crois effectivement que si nous ne savons pas encourager, chez ces gouvernements, leurs tentatives de traiter leurs concitoyens avec plus d'humanité, nous nous condamnons tout simplement à n'avoir aucune influence sur leur comportement. Très souvent, d'ailleurs, dans le meilleur des cas, notre influence sur les actions de ces gouvernements est très marginale. Si nous devons exercer une influence quelconque, nous avons plus de chance de le faire en leur faisant connaître, discrètement le plus souvent, notre désapprobation de certaines de leurs pratiques. Nous avons souvent constaté que cette méthode s'avérait plus efficace que la dénonciation ouverte. Bien entendu, il existe des situations plus graves qui exigent la condamnation publique. Il faut donc savoir nuancer, monsieur le président. Ce sont des problèmes qui ne se prêtent pas à une discussion abstraite.

M. Roche: Dans ma seconde question, monsieur le président, je voudrais vous donner un exemple concret concernant le Nicaragua. J'ai entendu le ministre dire que nous devons panacher nos effets, en intervenant tantôt avec force, tantôt avec discrétion. Je ne sais pas au juste où cela nous mène, à moins que nous n'étudions le cas de chaque pays, et je crains que nous n'ayons pas le temps, ce soir, de passer en revue tous les pays de l'Amérique latine; prenons l'exemple du Nicaragua.

Il s'agit certainement d'un pays qui prête à controverse: la révolution, la formation d'un nouveau gouvernement, la voie qu'il s'appête à suivre. Je dirais sans ambages que je considère que le Canada devrait accorder son aide au Nicaragua. Les graves violations des droits de la personne qui ont eu lieu sous